

La revendication des droits de la femme dans *La Petite Fadette* de George Sand

Chargée de cours, dr. Mirela Drăgoi
Université „Dunărea de Jos” de Galați, Roumanie

Résumé : *La Petite Fadette* (1851) de George Sand est en même temps le cadre de l'expression personnelle d'un personnage féminin et un instrument d'exploration de l'histoire du XIX^e siècle. Par les idées avancées qu'il contient, il constitue un ardent plaidoyer en faveur de l'égalité sociale de la femme, de son droit à l'amour et à l'épanouissement de sa personnalité. Même si la société au milieu de laquelle la petite Fadette est obligée à évoluer est de plus en plus enfoncée dans le matérialisme, condamnant tout ce qui incarne l'esprit, elle réussit à prouver sa dignité et son courage. Aussi peut-on dire que, par ses talents, sa culture et ses dons, la protagoniste de ce roman impose un type humain – celui de la femme supérieure.

Mots-clés : George Sand, romantisme, roman, personnage féminin, symbole, valeurs humaines

1. Le périple existentiel d'une héroïne /vs/ l'exploration de la vie sociale du XIX^e siècle

Le roman *La petite Fadette* (1851) s'inscrit dans la lignée des grandes œuvres romantiques à caractère autobiographique. Il renferme un symbole illustrant l'évolution de la condition humaine qui, s'arrachant à la misère et à l'ignorance, s'engage sur la voie du changement. Ce symbole est « caché » dans la personnalité de l'héroïne, la petite Fadette, qui a toujours le sentiment d'être différente des autres et, par là, incomprise, et qui se sent toujours seule et sans protection.

Le premier chapitre du roman met en place un homme très connu et apprécié dans la région de Cosse – le père Barbeau – qui fait partie du conseil municipal de son bourg. Il cultive ses terres, élève des bestiaux et son fourrage est de première qualité. Il a déjà trois enfants au moment où sa femme met au monde deux jumeaux d'une parfaite ressemblance : Sylvain et Landry. Les deux maris se font des soucis, car ils croient au préjugé conformément auquel il est difficile d'élever des bessons, car il faut qu'un des deux périsse pour que l'autre se porte bien. Une sage-femme – Sagette – apaise par ses conseils leurs inquiétudes. Elle leur dit quand même de ne pas les laisser toujours ensemble et de les empêcher de se confondre l'un avec l'autre. Ils devaient s'accoutumer à se passer l'un de l'autre. La mère Sagette leur recommande encore de trouver une nourrice pour l'un des bessons, pour qu'ils ne soient pas nourris du même lait et pour les empêcher de prendre trop d'amitié l'un pour l'autre. Ils ne réussissent pas à suivre ce conseil, car la mère ne pouvait pas se séparer d'aucun besson pour le mettre en nourrice. Elle décide de donner le sein à l'un comme à l'autre.

Les parents oublient tout ce qu'ils ont promis devant Sagette de faire. Les bessons sont habillés du même drap, de la même couleur, si pareillement qu'on les confond souvent :

Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, les épaules bien avalées, le corps droit et bien planté, plus de taille et de hardiesse que tous ceux de leur âge, et tous les gens des alentours qui passaient par le bourg de Cosse s'arrêtaient pour les regarder, pour s'émerveiller de leur ressemblance, et chacun s'en allait disant : « C'est tout de même une jolie paire de gars ». (*LpF*, p. 19)

Une fois devenus adolescents [1], le père Barbeau décide de mettre l'un des bessons en condition chez un voisin, le père Caillaud de la Priche. Celui-ci avait un fort domaine à valoir et avait besoin d'un garçon pour garder ses bœufs. D'autre part, le père Barbeau commençait à ressentir les effets négatifs de la situation économique de son pays :

Nous avons eu, dans nos pays, une suite de mauvaises années, tant pour les vimaies du temps que pour les embarras du commerce, qui ont délogé plus d'écus de la poche des gens de campagne qu'elles n'y en ont fait rentrer. Si bien que le père Barbeau n'était pas assez riche pour garder tout son monde avec lui, et il fallait bien songer à mettre ses bessons en condition chez les autres. (*LpF*, p. 25)

L'idée de la séparation provoque un grand chagrin aux bessons. Pour savoir lequel d'eux doit partir, ils tirent à la courte paille et le sort tombe sur Landry. Ils tentent ensuite à pile ou face avec un gros sou et c'est toujours à Landry de partir. Ce dernier réussit à se détacher de ses parents et de son besson sans montrer sa peine et s'installe à la Priche. Le père Caillaud accueille Landry avec joie. Il commence à garder le bétail comme si c'était son bien propre. Sylvinet pleure, souffre beaucoup et veut s'en aller jusqu'à la Priche retrouver son frère, mais son père lui défend de partir et le ramène à la maison. Jour après jour, Sylvinet devient pâle, dort mal et ne mange quasi point. L'amitié pour son frère tourne en fièvre, en langueur et même en jalousie. Sa mère en est bien chagrinée et ne sait que faire pour le consoler. Sylvinet croit que l'amour de son frère s'est refroidi après avoir rencontré à la Priche des personnes qui lui convenaient mieux. Il visite Landry chaque semaine et admire avec son frère les grands bœufs, les belles vaches et les grosses récoltes du père Caillaud. Landry aime « le travail de la terre, l'élevage des bestiaux et toutes les choses de la campagne ». (*LpF*, VII, p. 47) Sylvinet ne peut souffrir que Landry soit camarade et de bonne humeur avec les autres gars de la Priche : « Il avait la jalousie des moindres choses qui occupaient Landry » (*LpF*, p. 49).

Un jour, Sylvinet part sans rien manger, avant le jour, et tarde à rentrer, au moment où le soleil commence à descendre. Il a été vu pour la dernière fois, vers midi, du côté de la rivière. Landry, très inquiet, examine toutes les rives pour voir s'il n'y trouve pas quelque marque de pied. Il regarde la rivière « avec les yeux gros de larmes comme s'il voulait lui demander compte de ce qu'elle avait fait de son frère ». (*LpF*, p. 59)

Avant de se laisser gagner par le malheur et le désespoir, une idée lui vient de consulter une femme veuve – la mère Fadet – qui savait tout « sur les maux et les dommages du monde ». (*LpF*, p. 60) Elle a même le pouvoir de guérir « les blessures, foulures et autres estropions », les coupures, les brûlures et la fièvre. Il court jusqu'à la demeure de la mère Fadet et lui parle de sa peine, en la priant de venir jusqu'à la rivière avec lui, pour essayer par son secret de lui faire retrouver son frère vivant ou mort. Mais la mère Fadet le renvoie durement, car elle « n'expose pas son talent pour rien » (*LpF*, p. 61). Il revient alors sur la berge de la rivière, la tête basse et « les yeux fichés en terre » (*LpF*, p. 62), lorsqu'il voit la petite-fille de la mère Fadet. Connue dans le pays sous le nom de « la petite Fadette », elle appartient à une famille réputée avoir un entendement avec le diable. C'est la plus laide, la plus malpropre et la plus mal famée de tout le pays. Son frère est un être chétif et boiteux. Elle lui promet de l'aider et, en échange de son service, elle ne lui demande rien à présent ; mais un jour, elle va lui requérir « d'une chose qui sera à son commandement et qu'il fera sans retard ni regret » (*LpF*, p. 70). Landry ne se rend pas compte de l'importance de son engagement et accepte ce pacte. Alors la petite Fadette lui indique le lieu où se trouve son frère, sain et sauf.

Quelque temps après, en septembre, Landry part pour la Bessonnière, car c'est la veille de la Saint Andoche, la fête patronale du bourg de la Cosse et il peut disposer de son temps libre. Il se trompe de chemin à cause de l'obscurité et il a très peur :

La lumière lui paraissait avoir changé de place, et même il la vit remuer, courir, sautiller, repasser d'une rive à l'autre, et finalement se montrer double en se mirant dans l'eau, où elle se tenait comme un oiseau qui se balance sur ses ailes, et en faisant entendre un petit bruit de grésillement comme ferait une pétrole de résine. (*LpF*, p. 94)

Il grelotte de peur et de froid, lorsqu'il voit apparaître devant lui la petite Fadette. Elle lui rend service une seconde fois et l'aide à passer la rivière. En échange, elle lui demande la faire danser « trois bourrées après la messe, deux bourrées après vêpres, et encore deux bourrées après l'Angélus, ce qui fera sept. » (*LpF*, p. 102). Landry se sent tout à fait humilié de danser avec une fille si laide devant les villageois ; c'est pourquoi il essaie de lui expliquer qu'il doit tenir un autre engagement envers la belle Madelon, dont il était amoureux. La petite Fadette refuse cette idée et propose un changement des partenaires : selon elle, c'est à Sylvinet de danser avec Madelon, car « l'un vaut l'autre » (*LpF*, p. 106). Tous les habitants de la Cosse

trouvent étrange le choix de Landry et ne peuvent pas s'expliquer la raison pour laquelle il a pu laisser de côté une très belle fille comme Madelon pour danser avec un laideron comme la petite Fadette. Tout le monde croit, y compris Sylvinet et le père Barbeau, que la petite Fadette est « charmeuse, comme on le dit », et qu'elle l'a ensorcelé. Mais Landry lui aussi admet au début cette idée :

Et jamais dans toute ma vie je n'ai senti pour mère, père, sœur ou frère, non pas, certes, pour la belle Madelon, et non pas même pour mon cher Sylvinet, un élan d'amitié pareil à celui que, pendant deux ou trois minutes, cette diablette m'a causé ». (*LpF*, p. 144)

Même s'il est blâmé par tous d'avoir prêté attention à cette jeune fille tellement étrange, il lui accorde ensuite du crédit et passe pour elle « du mépris à l'estime et de l'aversion au bon vouloir ». (*LpF*, pp. 163-164) C'est pourquoi il décide de la demander en mariage, même si les membres de sa famille s'y opposent avec véhémence.

La petite Fadette sent la colère et la grande jalousie de ses semblables et décide de passer « un an ou deux au loin » pour en revenir « avec de bons témoignages et une bonne renommée ». (*LpF*, p. 192) Elle annonce à Landry son espérance de revenir « digne de lui dans l'esprit de tout le monde. (*LpF*, p. 197) Son désir est exaucé, car, une fois revenue dans le bourg de la Cosse après deux années d'absence, elle est considérée comme « la plus jolie fille du monde, la mieux faite, la plus fraîche et peut-être la plus désirable qu'il y eût dans le pays » :

Elle avait considérablement embelli à la ville ; étant mieux nourrie et mieux abritée, elle avait pris du teint et de la chair autant qu'il convenait à son âge, et l'on ne pouvait plus la prendre pour un garçon déguisé, tant elle avait la taille belle et agréable à voir. (*LpF*, p. 214)

La petite Fadette a donc appris à se rendre élégante et agréable. En outre, elle est très riche : elle a hérité de sa grand-mère quarante mille francs, qu'elle porte dans un panier. Elle déplaît quand même encore à Sylvinet, qui voit en elle la rivale de son amour pour Landry. Il est si contraire aux amours de son frère, que le chagrin lui revient et il commence à avoir de la fièvre. Sa mère consulte les médecins, sans aucun succès. Elle prie donc Fadette de venir voir Sylvinet, qui garde le lit, et de lui donner son assistance, car elle « était tenue en réputation de grand savoir ». (*LpF*, p. 225) La petite Fadette, sans l'éveiller, sans lui rien faire boire, et par la seule vertu de ses conjurations, réussit à lui couper la fièvre et à lui ôter le délire. Le remède était fourni par sa seule présence et par les prières qu'elle adressait à Dieu :

Elle s'imaginait que l'amitié et la volonté d'une personne en bonne santé, et l'attouchement d'une main pure et bien vivante, peuvent écarter le mal, quand cette personne est douée d'un certain esprit et d'une grande confiance dans la bonté de Dieu. Aussi, tout le temps qu'elle imposait les mains, disait-elle en son âme de belles prières au bon Dieu. Et ce qu'elle avait fait pour son petit frère, ce qu'elle faisait maintenant pour le frère de Landry, elle n'eût voulu l'essayer sur aucune autre personne qui lui eût été moins chère, et à qui elle n'eut point porté un si grand intérêt ; car elle pensait que la première vertu de ce remède-là, c'était la forte amitié que l'on offrait dans son cœur au malade, sans laquelle Dieu ne vous donnait aucun pouvoir sur son mal. (*LpF*, p. 228)

Elle vient, durant trois jours, matin et soir, dans la maison du père Barbeau et met plus de religion que de diablerie de ses charmes pour débarrasser Sylvinet de sa fièvre. En outre, elle réussit à parler franchement avec son futur beau-frère et lui conseille de combattre sa jalousie, son égoïsme et son ingratitude par la force de la volonté. Sylvinet commence à se porter mieux et toute la famille de Landry s'émerveille de l'habileté de la petite Fadette. Sylvinet prend pour cette jeune femme une amitié si grande, qu'il ne fait rien sans la consulter et « elle avait sur lui tant d'empire qu'il semblait la regarder comme sa sœur. Il n'était plus malade, et de jalousie n'était plus question. » (*LpF*, p. 251)

Après la célébration de leur mariage, Landry et la petite Fadette achètent une jolie maison où ils recueillent tous les enfants malheureux de la commune durant quatre heures, par chaque jour de la semaine. Elle prend elle-même la peine, avec son frère, « de les instruire, de

leur enseigner la vraie religion, et même d'assister les plus nécessiteux dans leur misère » (*LpF*, p. 252). Quant à Sylvinet, il décide de s'engager volontairement dans l'armée de Napoléon Bonaparte, où il se fait remarquer par sa bravoure, sa soumission et sa discipline.

2. La petite Fadette et la lutte contre la perversité des valeurs humaines

On peut clairement observer que la petite Fadette se sent en marge de la société à cause de son origine et de sa condition. Son destin est strictement déterminé par le milieu social et par son ascendance biologique. Dans l'économie du texte de George Sand, les détails sur l'hérédité ont une grande importance dans la configuration du personnage. Fadette lutte contre le fatum sociobiologique qui influence toujours l'individu.

Son discours devant Landry se présente comme une vaste méditation sur la fatalité et sur le déterminisme qui enchaînent la condition de l'homme à des nécessités supérieures, métaphysiques, historiques ou morales :

Vois un peu, ou apprends si tu ne le sais, quel a été mon sort depuis que je suis au monde. Je ne te dirai point de mal de ma pauvre mère qu'un chacun blâme et insulte, quoiqu'elle ne soit point la pour se défendre, et sans que je puisse le faire, moi qui ne sais pas bien ce qu'elle a fait de mal, ni pourquoi elle a été poussée à le faire. Eh bien ! le monde est si méchant, qu'à peine ma mère m'eut-elle délaissée, et comme je la pleurais encore amèrement, au moindre dépit que les autres enfants avaient contre moi, pour un jeu, pour un rien qu'ils se seraient pardonné entre eux, ils me reprochaient la faute de ma mère et voulaient me forcer à rougir d'elle. Peut-être qu'à ma place une fille raisonnable, comme tu dis, se fût abaissée dans le silence, pensant qu'il était prudent d'abandonner la cause de sa mère et de la laisser injurier pour se préserver de l'être. Mais moi, vois-tu, je ne le pouvais pas. C'était plus fort que moi. Ma mère était toujours ma mère, et qu'elle soit ce qu'on voudra, que je la retrouve ou que je n'en entende jamais parler, je l'aimerai toujours de toute la force de mon cœur. Aussi, quand on m'appelle enfant de coureuse et de vivandière, je suis en colère, non à cause de moi : je sais bien que cela ne peut m'offenser, puisque je n'ai rien fait de mal ; mais à cause de cette petite chère femme que mon devoir est de défendre. Et comme je ne peux ni ne sais la défendre, je la venge, en disant aux autres les vérités qu'ils méritent, et en leur montrant qu'ils ne valent pas mieux que celle à qui ils jettent la pierre. (*LpF*, p. 127)

Vouée donc à une souffrance rédemptrice, cette jeune fille doit fonder sa dignité sur le courage d'affronter les épreuves auxquelles les autres la soumettent. Elle veut changer son destin et, face à la douleur et à la fatalité, elle réussit à prouver sa dignité et son courage. Elle affronte l'incompréhension et le mépris des autres et son discours affiche le ton acerbe de la révolte et de l'indignation. Son pessimisme aboutit ainsi à une sagesse active, car le dernier chapitre affirme la confiance de l'auteur dans la délivrance de l'humanité par le refus des préjugés. La petite Fadette est donc un personnage « assimilé à un rôle issu d'un groupement de motifs » [2], dont le portrait se trouve dans une relation exclusive avec un cadre extérieur de la vie. C'est ce facteur immanent de l'existence qui joue un rôle très important dans ce texte romanesque, sous la forme d'une prédisposition psychologique du personnage principal, expliquée par son hérédité. Au moment où l'auteur « transcrit » les réactions de la petite Fadette, elle identifie certaines prédispositions – « la bosse » de sa maternité – et obtient un équilibre entre les facteurs internes de sa forme de vie et l'action du milieu environnant. Le portrait qui en résulte devient « un élément connotatif, porteur d'une charge sémantique propre » [3].

Il faut observer également que le texte reprend plusieurs portraits de ce personnage, modifiés symboliquement. Cette description complémentaire parfait l'image de Fadette et montre combien est riche le roman de George Sand dans la perspective de l'expansion du portrait. L'écrivain réalise toujours des parallélismes et des associations entre les divers fils narratifs [4]. L'intention de la description de Fadette est implicitement tendue vers le portrait de la belle Madelon, profondément antonymique. Les détails significatifs, vestimentaires et physiologiques de l'héroïne sont dessinés d'une façon implicite par rapport aux traits de sa rivale :

Landry, qui n'osait plus regarder Madelon, tant il était chagriné et humilié vis-à-vis d'elle, regarda sa danseuse, et la trouva beaucoup plus vilaine que dans ses quenilles de tous les jours. (...) Car elle n'était point de celles qui sont trop coquettes, la pauvre fille, elle ne l'était pas assez et vivait comme un garçon, sans souci de sa figure et n'aimant que le jeu et la risée. (*LpF*, p. 107)

L'auteur privilégie les composantes de la représentation physique (le visage et l'image corporelle) de la petite Fadette et surprend ainsi l'image vivante et continue de ce personnage.

Aussi peut-on conclure que l'image humaine reflétée par la petite Fadette correspond entièrement aux schémas privilégiés par la littérature romantique [5]. Le modèle de l'homme vu comme une « réalité duale, antagonique », situé entre la méchanceté du milieu environnant, les prédispositions héréditaires et la richesse intérieure fonctionne dans le roman de George Sand comme un fil directeur, d'une importance extrême.

Notes

[1] L'âge des héros est mentionné dans le chapitre IX : les jumeaux allaient sur leurs quinze années, tandis que la petite Fadette en avait 14.

[2] Silviu Angelescu, *Portretul literar*, Ed. Univers, Bucarest, 1985, p. 33 (notre traduction).

[3] Pierre Fontanier, cité par Silviu Angelescu, *op. cit.*, p. 33.

[4] Fontanier définit ainsi cette figure du discours particulièrement originale : « Le parallèle consiste dans deux descriptions ou consécutives ou mélangées, par lesquelles on rapproche l'un de l'autre, sous leurs rapports physiques ou moraux, deux objets dont on veut montrer la ressemblance ou la différence. Apud Jean-Philippe Miraux, *Le Portrait littéraire*, Ed. Hachette Supérieur, Coll. « Ancrages », Paris, 2003, p. 29.

[5] Chaque époque littéraire a proposé un modèle humain spécifique : « Le portrait littéraire concentre et fixe dans une image significative (...) un type de sensibilité qui exprime l'époque en question. Ce modèle instable se modifie successivement, tout en changeant son essence et son équilibre ». L'homme apparaît ainsi, dans l'Antiquité classique, comme « une proportion divine », dans la littérature du Moyen-Âge comme « un être damné » (« imparfait, coupable, prisonnier »), dans la littérature de la Renaissance comme « une force » et dans le classicisme comme un représentant « de la raison et de l'équilibre » (apud Silviu Angelescu, *op. cit.*, p. 127 ; notre traduction). « Au-delà de la multitude des détails qui y apparaissent et qui peuvent entretenir l'illusion d'une diversité procédurale, on identifie le même schéma multiplié. L'humanité, l'éventail de ses formes de manifestation implique (...) des solutions de réduction offertes par la grille qui filtre l'image » (*Ibidem*, p. 21 ; notre traduction).

Bibliographie

Adam, J.-M., Petitjean, A., *Le texte descriptif*, Nathan Université, Paris, 1989.

Angelescu, S., *Portretul literar*, Ed. Univers, Bucarest, 1985.

Glaudes, P., Reuter, Y., *Le Personnage*, Coll. « Que sais-je ? », P.U.F., Paris, 1998.

Hamon, P., *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, 1981.

<http://romantis.free.fr/Sand/html/lapetitef.html>.

http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette.

Jouve, V., *L'Effet-personnage dans le roman*, P.U.F., Paris, 1992.

Miroux, J.-P., *Le Portrait littéraire*, Ed. Hachette Supérieur, Coll. « Ancrages », Paris, 2003.

Sand, G., *La petite Fadette*, Ed. Prietenii Cărții, Bucarest, 1991.